Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 56 (1920)

Heft: 13

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LVIme ANNÉE

N° 13
Série A

LAUSANNE
27 mars 1920

L'ÉDUCATEUR

(L'Educateur et l'Ecole réunis)

Série A : Partie générale. Série B : Chronique scolaire et Partie pratique.

SOMMAIRE : † *Léon Latour.* — *Un projet de réforme de l'enseignement secondaire.* — *Une petite réforme avant la grande.* — *Revue des idées : Justice sociale et éducation.* — *Questions de langue : « Payer » et ses dérivés. Boîte à lettres.* — *Françoise entre dans la carrière,* XIII : *Françoise dispense l'éloge et le blâme.* — *Bibliographie.*

LÉON LATOUR

Nous avons appris avec un très vif regret le décès, à l'âge de 67 ans, de M. Léon Latour, inspecteur des écoles du canton de Neuchâtel, par deux fois président effectif et depuis six ans président d'honneur de la Société pédagogique de la Suisse romande. M. Latour présidait encore avec compétence et dévouement la Commission de lecture de notre Société. Apôtre convaincu de la mutualité, il avait présenté au Congrès de Genève, en 1907, un rapport fort remarqué sur la mutualité scolaire. Une urbanité dont notre époque semble avoir perdu le secret; un demi-siècle, dont 33 années d'inspectorat, consacré au service de l'école neuchâteloise; une conviction profonde de la nécessité d'une entente entre cantons romands dans le domaine scolaire, donnaient à sa parole une autorité indiscutable.

L'*Educateur* reviendra, par la plume de son correspondant neuchâtelois, sur la belle carrière du défunt. La rédaction de notre organe présente à la famille en deuil l'expression de ses sentiments de respectueuse condoléance.

UN PROJET DE RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Dès avant la guerre on parlait de la nécessité de cette réforme, en insistant surtout sur son caractère national : la « culture nationale » était le mot du jour. Depuis lors, la question est sortie des discussions entre professionnels pour se poser devant l'opinion publique ; on a vu nos journaux quotidiens s'ouvrir à des articles qu'on n'aurait trouvés autrefois que dans des revues spéciales ; ainsi les propositions du Dr Barth sur les conditions de la maturité, qui touchent en réalité à tout l'édifice de l'enseignement secondaire en Suisse, ont été résumées entre autres dans la *Gazette de Lausanne*, dans le *Journal de Genève* et dernièrement dans la *Revue*. Le nouvel organe zuricois, la *Neue Schweizer Zeitung*, consacre au moins une fois par mois deux pages de texte serré aux questions pédagogiques : on y a lu entre autres des articles fort intéressants de M. Ferrière, le pédagogue et sociologue genevois, et les idées de Ragaz et de Barth y ont fait l'objet de nombreuses études critiques. A mesure que s'élargissait le cercle des spectateurs de ce tournoi d'idées, le débat lui-même prenait plus d'ampleur ; il a fini par porter non plus seulement sur la culture nationale, mais sur l'organisation tout entière de l'école secondaire, sur son but, sur les plans d'études, sur les méthodes et même sur les horaires.

C'est une transformation de cet ordre que préconise un éducateur qui a fait ses preuves, M. Tobler, directeur de l'Ecole nouvelle d'Oberkirch (Saint-Gall), dans une conférence donnée d'abord à Zurich devant les étudiants, puis à Coire à la Nouvelle Société Helvétique. M. Tobler ayant bien voulu nous confier le texte intégral de son exposé, nous croyons utile d'en donner ici les grandes lignes. Sans nous abstenir çà et là de quelques réserves au sujet d'idées qui, à notre avis, sont d'une hardiesse un peu déconcertante, nous tenons à louer le généreux idéalisme, la foi en l'enfant qui animent M. Tobler. Il fait bon entrer en contact avec une personnalité aussi riche de sentiments, d'idées et d'expériences ; c'est que, fondateur et directeur d'une Ecole nouvelle depuis dix ans, M. Tobler en avait passé quinze auparavant dans l'enseignement officiel. Il ne parle donc pas en pédagogue de cabinet.

A son avis, le désarroi et la lassitude en sont arrivés à un tel degré dans l'école secondaire, chez les maîtres comme chez les élèves, qu'il ne peut plus être question de réformes partielles, mais bien d'une refonte, d'une transformation complète, basée sur l'esprit et les besoins nouveaux. Il y a en particulier un divorce douloureux entre les aspirations de la jeunesse moderne et l'école. (Ce doit être plus vrai en Suisse allemande que dans notre bon canton de Vaud, où l'on n'a encore ni « so-

viets », ni grèves de collégiens.) Nous autres maîtres, parents et gens d'âge mûr en général, soutenus par une certaine foi dans la tradition et par la force des habitudes acquises, nous pouvons encore croire à l'efficacité de nos méthodes et de nos programmes. Mais si nous nous informons de l'état d'esprit, des vœux et des plaintes de la jeunesse, nous y sentirons un tel malaise, une si véhémente aspiration vers *autre chose* que nous en serons ébranlés dans notre confiante quiétude. Nos élèves ont tellement l'impression que l'école, figée dans son esprit d'autrefois, retarde sur les temps nouveaux et ne leur offre plus ce qu'il leur faut pour la vie moderne, qu'ils en viennent à se décourager et à se dégoûter de l'étude. A Bâle, à Zurich et à Aarau, des réunions d'élèves ont envoyé à leurs maîtres un résumé de leurs propositions de réformes scolaires. On y trouve en général le désir d'être mieux préparés à la vie, moralement et pratiquement, d'entrer en contact plus personnel avec le corps enseignant, de connaître le monde et la nature autrement que par la froide science des livres.

Comment l'école pourrait-elle rester indifférente à ces plaintes si justifiées ? se demande M. Tobler. « Notre jeunesse veut mettre en valeur dans la vie ce qu'elle a appris à l'école et approfondir à l'école ce qu'elle a appris dans la vie. » Et c'est à cela qu'il prétend l'aider par ses propositions de réforme. « Tendons la main à la jeunesse, dit-il, et accomplissons ensemble la réforme scolaire. Nous possédons l'expérience et le jugement, elle a l'enthousiasme et la force juvénile. C'est tout cela qu'il faut pour réussir dans une si grande œuvre ! »

La première chose à faire, c'est de supprimer notre artificielle subdivision de l'enseignement en compartiments étanches, en branches ou matières distinctes. Tant de brûlants problèmes s'agitent aujourd'hui que nos élèves veulent et doivent connaître et qui ne rentrent dans aucune « branche » de nos programmes ! M. Tobler en énumère toute une série, où nous sommes un peu inquiet de voir, entre autres, « les salaires et le chômage, » « l'assurance en cas de vieillesse et d'invalidité, » « la socialisation et les monopoles, » « le féminisme », etc. Que tout cela doive être abordé devant des jeunes gens avant leur entrée à l'Université, je le crois aussi. Mais l'école est-elle vraiment l'endroit le plus propice où se livrer à la discussion de pareils sujets ? Ne risquera-t-elle pas de devenir à ce jeu un laboratoire où chaque parti se disputera le privilège de triturer à sa guise la future pâte électorale ? Ne la verrons-nous pas entrer en lutte avec la famille ou même, suivant le tempérament des maîtres, avec l'Etat... qui, après l'avoir réchauffée et nourrie, sera obligé de la museler pour ne pas être mordu par elle ? Sous ces réserves, nous approuvons tout ce que dit M. Tobler des mé-

faits du « cloisonnement » excessif ; le savoir ainsi divisé en branches artificielles est peut-être bien une des causes de la lassitude des élèves. A la place des anciennes « branches », M. Tobler propose des « groupes » :

1° « Kulturunterricht » (qu'on pourrait traduire, très approximativement, par groupe de culture générale) : langue maternelle et histoire ;

2° Enseignement de la nature : biologie, physique, chimie, géologie, géographie ;

3° Langues étrangères (mortes ou vivantes) [1] ;

4° Mathématiques (comprenant comptabilité, arpentage, dessin géométrique.

Le reste est facile à raccorder : ce sont les enseignements artistiques et religieux, la culture physique, l'écriture et la sténographie.

Ce groupement des matières doit aboutir à un second stade de concentration. Sans vouloir imposer ce qui serait à son avis l'idéal, soit, chaque mois, une semaine entière consacrée à chacun des groupes, M. Tobler propose un horaire qui rompt déjà violemment avec toutes nos habitudes. D'abord, il préconise la leçon de $^7/_4$ d'heure, la seule qui permette, dit-il, de traiter à fond et de façon profitable un sujet un peu vaste. Et la journée d'une classe serait partagée ainsi pour toute une semaine :

Le matin,	$^7/_4$	d'heure de langue maternelle ou histoire ;
»	$^1/_2$	heure de récréation ;
»	$^7/_4$	d'heure de sciences nat. ou physiques ou de géogr.
L'après-midi,	$^7/_4$	» de mathématiques ou de langues étrangères.

Aussi bien le matin que l'après-midi, il resterait $^3/_4$ d'heure pour les branches accessoires et pour l'exercice physique. Ainsi, chaque jour l'élève aurait 3 fois $^7/_4$ d'heure de travail intellectuel proprement dit et 2 fois $^3/_4$ d'heure pour les enseignements facultatifs, le jeu, le sport et les travaux manuels. Chaque semaine, une matinée entière serait consacrée au dessin et à d'autres leçons de caractère artistique. On arrive ainsi à une concentration plus grande des facultés de l'élève : au lieu de changer d'occupation trente fois par semaine à peu près et chaque fois juste au moment où l'esprit commence à s'adapter et à devenir réceptif (ce qui a pour résultat de briser net l'élan acquis et de détourner brusquement l'attention qui a eu à peine le temps de se fixer), on ne changera d'occupation que deux fois dans la matinée et pas du tout dans l'après-midi. Et l'élève n'aura ainsi à s'occuper, durant une semaine, soit à l'école, soit à la maison, que de deux ou trois matières distinctes.

[1] N'est-ce pas revenir par un détour au « cloisonnement » honni que de séparer l'enseignement des langues étrangères de celui de la langue maternelle, le latin du français, par exemple ?

Tandis qu'avec l'éparpillement actuel des leçons l'élève n'arrive pas à se rendre compte de ses goûts ou de ses aptitudes, le travail prolongé et suivi lui permettra de distinguer plus nettement à quoi il est apte ; il pourra ainsi choisir sa carrière future avec plus de discernement. Et puis, dans ces leçons prolongées, maîtres et élèves pourront donner leur pleine mesure et faire ressortir leur individualité ; il y aura place pour le travail personnel, qui seul comptera plus tard dans la vie. L'examen de maturité devrait du reste exiger de chaque candidat une capacité spéciale dans un domaine de son choix.

L'unité de l'enseignement sera aussi mieux sauvegardée, parce qu'il n'aura plus pour but central le programme, lettre morte, mais le développement, la maturation des personnalités. Car l'école secondaire n'est pas faite pour étudier les sciences, mais pour former des hommes. Et la science n'y perdra rien, car le jeune étudiant, lentement mûri et préparé par l'école secondaire, ayant eu le temps de se faire une individualité et de discerner ses propres aptitudes, arrivera à l'Université avec un esprit et des sens encore tout frais, avec des forces intellectuelles intactes, impatientes de se déployer dans le travail scientifique.

M. Tobler prétend par son système non seulement développer harmonieusement des hommes, mais leur fournir aussi ce qu'il appelle la culture « formelle », c'est-à-dire la faculté d'exprimer dans leur langue, par la plume et par la parole, les faits, les choses et les impressions. Il voit en effet la principale cause de la « crise » de la langue maternelle qui sévit en tous pays dans l'enseignement purement intellectuel et abstrait de nos écoles : nos élèves ne recevant jamais des impressions directes des choses, mais les voyant toujours à travers le livre ou la formule, ne savent pas non plus les exprimer. Or, M. Tobler entend substituer à l'intellectualisme actuel ce qu'il appelle l'enseignement « immédiat », c'est-à-dire celui qui, *réellement*, met l'écolier en contact direct et personnel avec tout ce qu'on lui enseigne ; nous croyons aussi — et personne ne le conteste plus guère aujourd'hui — que l'expérience et la vision directe peuvent seules donner à l'élève des idées précises et personnelles des choses. Or Boileau l'a trouvé depuis longtemps :

> « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement
> Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

M. Tobler doit donc être dans le vrai quand il veut parer à la crise de la langue maternelle par le moyen de l'enseignement « immédiat ».

Voilà le résumé de ce que propose le réformateur dans l'ordre des programmes et des méthodes. Mais c'est surtout un *esprit* nouveau qu'il voudrait insuffler à l'école secondaire. Pour préparer vraiment des hommes modernes, il faut que l'école fasse d'eux des citoyens qui rem-

plissent non seulement leurs devoirs proprement civiques, mais aussi leurs devoirs sociaux. Il faut qu'ils aient une nette compréhension de la solidarité sociale et le désir de travailler à la réaliser. Il faut donc, dès l'école, leur apprendre à se dévouer au bien de la communauté, à sacrifier quelque chose de leur temps et de leurs forces à des services sociaux gratuits. M. Tobler voudrait que l'école excite au lieu de le réfréner ce besoin de dévouement actif qui est si fréquent chez l'écolier. On sait avec quel entrain, durant la guerre, on a vu des boys-scouts ou des collégiens travailler à rentrer les récoltes d'un paysan mobilisé ou à collecter, transporter et distribuer des dons divers pour des internés, des orphelins de guerre ou des malheureux de toutes sortes. Il faudrait continuer et systématiser cette entr'aide sociale, de façon à constituer en habitude et en besoin définitif ce qui n'a été qu'une activité exceptionnelle et en somme une diversion bienvenue à la monotonie de l'école. On pratiquera ainsi un christianisme en action qui vaudra toutes les leçons abstraites de religion et de morale.

La « communauté scolaire » (Schulstaat) à la Wyneken n'est pas sympathique à M. Tobler. Il croit pourtant à la vertu d'un certain self-government dans chaque classe, mais estime que laisser aux élèves le droit de « parlotter » sur toutes les questions scolaires, de faire en commun la critique de leurs maîtres ou d'exercer eux-mêmes le « droit de justice » ne peut conduire qu'à une caricature de la démocratie. Au reste, dit-il, les élèves eux-mêmes ne veulent souvent pas de ces droits excessifs. Ils sont heureux d'être conduits par leurs maîtres pourvu qu'ils sentent chez ceux-ci une affection véritable et une large compréhension de leurs besoins. C'est l'*amour* plus que la *démocratie* qui doit régner à l'école. Il est contraire à la nature des choses et au bon sens de faire siéger comme de vieux parlementaires des écoliers qui veulent avant tout être enfants, jouer et s'ébattre. Le besoin de « démocratie » à l'école ne vient, le plus souvent, que de l'absence de confiance mutuelle entre maîtres et élèves; restaurons cette confiance en la basant sur l'amour et l'écolier acceptera comme allant de soi l'autorité du maître.

Il y aurait bien d'autres choses à recueillir dans la conférence de M. Tobler : sur la nécessité et la noblesse des travaux manuels à l'école, sur la place de choix que devraient prendre le jeu et les sports, etc. Mais il faut terminer ce résumé déjà beaucoup trop long. Un mot cependant sur la préparation et la sélection du corps enseignant. Un seul critère devrait être décisif dans le choix d'un maître, dit M. Tobler : c'est de savoir s'il aime l'enfance ou non, s'il est capable de la comprendre, non avec son esprit seulement, mais avec son cœur. Son savoir et sa

formation professionnelle sont d'importance relativement minime à côté de cette capacité primordiale de l'amour et de la compréhension ; malheureusement, le diplôme ou la licence du maître ne donnent aucune indication à ce sujet, hélas !

En résumant lui-même ses propositions, M. Tobler conclut qu'elles ne sont pas en contradiction avec les thèses du Dr Barth ; elles sont tirées des nécessités de la vie moderne et des besoins de la jeunesse, tandis que le Dr Barth ne veut que préciser les exigences de l'examen de maturité. En somme, « l'école secondaire telle que je la conçois, dit notre auteur, pourrait fort bien s'accommoder de la maturité telle que la veut M. Barth dans ses conclusions. »

A quelques réserves près, c'est aussi notre avis.

P. Martin.

UNE PETITE RÉFORME AVANT LA GRANDE

Il est entendu, ou à peu près, qu'on va bouleverser les programmes scolaires, adorer résolument ce qui a été brûlé et non moins farouchement brûler ce qui a été adoré. Peut-être, avant ce grand nettoyage, pourrait-on, sans tout le branle-bas des enquêtes et des commissions, porter remède à quelques-uns des maux dont souffre le système scolaire actuel. Pour mon compte, je suis persuadée qu'avec un peu de bon sens et de réflexion, le corps enseignant pourrait, sans grand éclat de trompette, procéder à une réforme bienfaisante.

Il s'agit des devoirs à domicile, critiqués vertement par la majorité des parents, défendus avec non moins d'énergie par la majorité des instituteurs. Sans aller chercher à cette presque unanimité des uns et des autres des raisons philosophiques, je crois pouvoir affirmer que c'est tout simplement parce que les parents se rendent compte — à leurs dépens ! — de ce qu'on exige à domicile de leurs enfants, et que la plupart des maîtres et maîtresses s'inquiètent fort peu de la somme de travail qu'ils exigent de leurs élèves. Où est le pédagogue qui évalue, de temps en temps seulement, ces devoirs à domicile ? Il le fera parfois, lorsqu'il aura appris indirectement que ses élèves ont pâli sur une tâche, et il leur fera alors des observations dans le genre de celles-ci : « Vous avez mis deux heures pour apprendre votre leçon d'histoire ? Mais rien de plus facile que ce chapitre ! Et ce problème ! Je l'ai fait moi-même en cinq minutes ! » Et ainsi presque toujours, lorsqu'il est forcé de s'y intéresser, le maître évalue ce travail à domicile d'après la peine qu'il lui donnerait, à lui ! Et quand le sens psychologique lui manque entièrement, il ne tient pas compte d'une foule de facteurs qui jouent un rôle essentiel dans la préparation de ces travaux à domicile : Mémoire rebelle ou même

totalement absente de quelques-uns, incapacité presque générale de dégager l'idée essentielle ou les faits principaux, manque de logique dans l'enchaînement des idées, difficulté de fixer son attention. Oui, le maître peut apprendre la tâche donnée en quatre ou cinq fois moins de temps que ses élèves, parce qu'il possède plus ou moins ces qualités qui leur manquent et qu'il aurait dû commencer par essayer de leur enseigner.

Je me rappelle mon étonnement quand une élève moyennement douée m'affirma qu'il lui avait fallu une demi-heure pour apprendre quatre mots d'allemand. Et cette autre, à qui il fallait une demi-heure pendant six jours, soit un total de trois heures, pour apprendre une vingtaine de vers ! Mais le record, c'est bien le cas d'une enfant de treize ans qui prépara une répétition d'histoire pendant sept heures consécutives, de deux à neuf heures du soir, avec un court arrêt pour le souper. Vous allez dire que c'est la faute de ces enfants, et qu'ils ne savent pas travailler. Mais s'ils ne le savent pas, c'est donc qu'on ne le leur a pas appris !

Si les leçons à mémoriser donnent souvent plus de peine que le maître ne s'en doute, que dire des devoirs écrits, fastidieux exercices de grammaire, kyrielles de problèmes, conjugaisons interminables de verbes et surtout copies ineptes d'où l'attention et l'intérêt de l'élève sont absents ! Et toute cette écrivaillerie lorsque l'enfant a déjà passé cinq ou six heures sur les bancs de l'école et qu'il a un impérieux besoin de dégourdir ses membres, de chasser de son cerveau toute la fumée de ce savoir illusoire qu'on y enfourne, sans souci de l'hygiène et des notions les plus élémentaires de la psychologie !

Ne parlons pas non plus, — ou plutôt parlons-en ! — des établissements d'instruction secondaire, où de nombreux maîtres spéciaux donnent chacun une leçon à mémoriser, un devoir à écrire, ou tous les deux, sans se soucier du labeur qui s'accumule ainsi et remplit les heures qui devraient être consacrées à la détente et à la joie.

Que le pédagogue prenne donc la peine de se mettre à la place des enfants dont il a la précieuse charge, et il fera souvent des découvertes stupéfiantes. Qu'il commence par savoir, aussi exactement que faire se peut, le temps mis par ses élèves à leurs devoirs, et qu'il supprime courageusement ce qui peut être supprimé. M. Piguet.

Rectification.

L'exposition annuelle de dessins et travaux annuels de l'Ecole normale de Lausanne a lieu du **20 mars** au 1er avril (et non dès le 31 mars comme nous l'avons indiqué par erreur).

REVUE DES IDÉES

Justice sociale et éducation. — Nous avons publié récemment (*Educateur* 1920, n° 3) une analyse détaillée du projet de réorganisation scolaire de l' « Union sociale » de Genève, exposant le même sujet dans le *Journal de Carouge*. M. Ad. Marti, instituteur, y ajoutait les réflexions suivantes, qu'il nous paraît utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs ; elles confirment du reste, en l'accentuant plutôt, l'opinion de M. André Oltramare, l'auteur du projet et analysé par M. Ad. Ferrière :

Un des plus graves défauts de notre organisation sociale, c'est que chaque individu ne soit pas mis dans la possibilité de faire le travail qui convient le mieux à ses aptitudes et à sa nature.

Personne n'est assez naïf de croire que, dans notre société, chacun est à la place qu'il mérite! Que l'ouvrier est resté ouvrier, que l'avocat, l'industriel, le médecin sont devenus ce qu'ils sont, par le fait d'une intelligence de plus ou moins grande valeur. Dans cette lutte pour les situations enviables, l'argent joue presque toujours le rôle prépondérant.

Tel ingénieur, tel chimiste réussit à obtenir un diplôme grâce à des études prolongées; mais ses dons intellectuels ne dépassant pas une honnête moyenne ne le désignaient aucunement pour cette fonction supérieure à laquelle il fut poussé par l'ambition de parents dans une situation de fortune convenable.

Combien de médecins, d'avocats, de professeurs, de ceux qui appartiennent à ce qu'on est convenu d'appeler des professions libérales seraient beaucoup mieux à leur place à l'usine, aux champs ou à l'atelier, tandis que tel ouvrier aurait mérité par ses dons naturels, d'occuper une situation où son intelligence aurait pu donner toute sa mesure.

C'est là, parmi les nombreuses injustices sociales, l'une des plus graves, parce qu'elle porte préjudice à la fois à l'individu et à la collectivité tout entière. En effet. Que de travaux d'architecture, de monuments admirables auraient pu être exécutés, que de découvertes scientifiques auraient pu être faites si les plus capables, dès l'école primaire, avaient eu la possibilité de parfaire leur instruction ! D'autre part, combien d'accidents ont été le fait d'ingénieurs au-dessous de leur tâche? Combien de vies sacrifiées par le médecin médiocre?

On dira, avec une apparence de raison : Nous vivons dans une démocratie où chacun peut aspirer aux plus hautes situations. On vous citera Numa Droz, Louis Favre, fils de leurs œuvres, qui, partis de rien, ont fourni une brillante carrière. On sait qu'ils ont réussi, mais ce qu'on ignore généralement, c'est le concours de circonstances heureuses qu'il a fallu pour que ces hommes parviennent au chemin du succès.

Dans notre population ouvrière, nous sommes particulièrement bien placés pour rencontrer de ces enfants à l'intelligence vive, qui s'assimilent facilement toutes les matières d'un programme souvent ardu, qui, de plus ont le goût d'étudier, mais en sont malheureusement empêchés parce que leurs parents ne peuvent faire les sacrifices nécessaires. Nous avons insisté auprès du père ou de la mère de tel élève particulièrement remarquable, nous faisant fort d'obtenir pour leur enfant une bourse pendant toute la durée de leurs classes. Mais, qu'est-ce

qu'une bourse? La gratuité de l'écolage et des fournitures scolaires au collège et aux écoles supérieures. C'est sans doute un appoint, mais, ce qui coûte surtout aux parents, c'est la pension du jeune homme qu'il faut nourrir, au lieu d'en attendre le produit de son travail. Frais doubles en quelque sorte.

Et, tandis que ces élèves brillants, faute d'appartenir à une famille aisée quittaient l'école à quatorze ans pour entrer en atelier, d'autres, grâce à des parents fortunés, poursuivaient leurs études sans que rien chez eux ne justifiât cette prétention de prendre du grade.

Cette injustice sociale qui se perpétue dès l'école est une des premières à faire disparaître. La collectivité, dans son propre intérêt, devrait tout mettre en œuvre pour obtenir de chaque individu le meilleur rendement.

L'école, pour cela, devrait être organisée de manière à permettre une sélection des enfants, faite dans des conditions garantissant une régularité absolue. Les laboratoires psychologiques en voie de création, dans lesquels on mesure en quelque sorte l'intelligence, permettraient ce classement exact. On tiendrait compte aussi du potentiel énergétique de chaque être soumis à cette mensuration, sans lequel le cerveau le mieux équilibré ne peut être mis en valeur.

Et alors, lorsqu'on aurait sorti du rang les individualités marquantes, celles qu'on jugerait capables de faire partie de l'élite de la communauté, eh bien, l'Etat, — si les parents n'en ont pas les moyens, — ne devrait reculer devant aucun sacrifice pour permettre à ces élèves distingués de poursuivre leurs études jusqu'à l'Université, sans qu'il en coûte rien à la famille.

Y aurait-il vraiment sacrifice de la part de la collectivité? Ne serait-ce pas plutôt, pour celle-ci, un placement de bon rapport que le capital dépensé pour l'instruction complète d'un écolier indigent? Car, enfin, que cet élève devienne ce qu'il voudra, ingénieur, chef d'usine, médecin ou diplomate, il pourra rendre au centuple dans la sphère où il œuvrera les débours consentis à son endroit par l'Etat.

A. Marti.

QUESTIONS DE LANGUE

« Payer » et ses dérivés.

Doit-on écrire payement ou paiement? Les correcteurs d'imprimerie savent quel supplice il faut subir quand on se trouve en présence de certains mots, dont l'orthographe ne paraît jamais pouvoir se stabiliser. Les éducateurs, — instructeurs serait un vocable plus transparent mais moins poli, — n'ont-ils pas eux aussi leur tempête sous le crâne au moment où, interrogés, ils doivent se décider sans avoir l'air d'éprouver la moindre hésitation. S'il m'est permis de donner un conseil, c'est celui de ne pas être trop affirmatif, de se ménager une porte de sortie pour le cas où une réponse pourrait être contredite. Car il y a des mots traîtres dans la langue française; le Dictionnaire de l'Académie française passe pour l'autorité devant laquelle chacun doit dire amen. Pourtant, l'Académie elle-même ne se présente pas en souveraine : son rôle, elle le comprend plus modestement, comme celui d'un enregistreur de l'usage. Elle est si peu animée d'autoritarisme que, dans certains cas, elle avoue son impuissance à fixer l'orthographe. Attentive à ce qui se dit, à ce qui s'écrit, elle constate par-

fois que tout le monde n'est pas d'accord, depuis bien, bien longtemps, sur la manière d'habiller tel ou tel vocable. Alors l'Académie devient une sorte de Ponce Pilate : « Vous n'êtes pas d'accord ! Quant à moi, je ne verrais aucun inconvénient à mettre un *y* là où vous mettez un *i*, écrivez avec *y* ou avec *i*, ou même pour éviter l'*e* muet, mettez un circonflexe sur l'*i* et laissez-moi en paix ».

Revenons à notre question. Faut-il écrire pa*y*ement ou pa*i*ement ? Chacun n'a pas à sa disposition les grands dictionnaires. Un petit *Larousse* est le bagage habituel de tous. Eh bien ! *Larousse* donne les deux orthographes ! Il y a une sorte de lutte qui se poursuit entre elles. Ecrivez-vous avec *i* ou votre choix se porte-t-il sur l'*y* ou encore supprimez-vous l'*e* muet en mettant un circonflexe sur le *i* ? Dans les trois cas, vous ne faites qu'user d'un droit et personne ne peut vous marquer de faute.

A l'origine, c'est-à-dire dès le XIIe siècle, on a écrit pa*i*ement, ainsi que le témoignent des textes de Villehardoin. L'*y* est apparu avec Montaigne, Fénélon, Madame de Sévigné. Au XIXe siècle, Victor Hugo remplaça l'*y* par l'*î* : pa*î*ment.

Le Dictionnaire de l'Académie française, observent Soulice et Sardou, [1] « autorise les trois orthographes : payement, paiement, paîment : mais dans tous les exemples qu'elle donne, elle écrit pa*y*ement ».

Littré offre les trois orthographes avec des exemples de chacune de celles-ci.

Le Dictionnaire général de la langue française (Hatzfeld, Darmesteter et Thomas) dit : pa*i*ement ou pa*î*ment. Il ajoute : L'Académie écrit aussi pa*y*ement.

Quant au verbe payer, Soulice et Sardou mentionnent les variantes suivantes : il pa*y*e ou il pa*i*e ; ils pa*y*ent ou ils pa*i*ent ; je pa*y*erai ou je pa*i*erai ou encore je pa*î*rai ; de même les trois orthographes à toutes les autres personnes, soit du singulier soit du pluriel ; de même au présent du conditionnel. Mais pas au présent du subjonctif, où l'usage de l'*i* s'est cependant introduit, par analogie. De plus, Hatzfeld écrit : pa*y*e ou pa*i*e (substantif).

L. Mogeon.

Boîte à lettres. [2]

Hier, dans les rues d'une de nos petites villes, où les écoles abondent, où l'instruction est en grand honneur, j'ai relevé en passant cette incorrection, trônant sur la plaque émaillée, à la porte d'une maison. Je me suis dit que si j'étais instituteur, je ne manquerais pas de la signaler aux élèves et de leur expliquer qu'une « boîte à lettres », est une boîte où mettre *des* lettres, et une boîte *aux* lettres, la boîte où mettre *les* lettres,... les lettres destinées au possesseur de la boîte. Le personnel enseignant tout entier ne devrait-il pas faire la guerre aux incorrections qui fourmillent dans les inscriptions que tous les jours, au passage, nous lisons ici et là ? Ne devrait-il pas saisir chaque occasion, non seulement de les signaler, mais de faire la leçon sur le sujet, et surtout d'enseigner à la jeunesse à bien penser, à penser juste, à s'exprimer d'une façon sensée,

[1] Petit Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales.

[2] Cet article est le deuxième et dernier de ceux que son regretté auteur nous a adressés trois jours avant sa mort. (Voir *Educateur* Nos 7 et 8.)

réfléchie? Les autorités scolaires ne pourraient-elles pas, de leur côté, prendre l'initiative et obtenir, autant que faire se peut, que les élèves de nos écoles n'aient plus lieu de prendre modéle sur ces incorrections partout répandues, pour les perpétuer indûment?

Nous n'obtiendrons jamais de nos administrations fédérales qu'elles abandonnent tant d'expressions qui s'étalent dans nos gares et ailleurs, et amusent l'étranger, comme celle de « office de poste », — « entrepôt à marchandises », — « bagage à main ». Cette dernière est particulièrement outrageante, parce qu'elle est incompréhensible aux non-initiés, et qu'elle renferme une double faute; il faudrait dire : « bagage à la main », car il ne s'agit pas de bagage doté d'une main, et puis il y a là une énigme ou devinette qui s'adresse ingénûment à la sagacité du voyageur : sera-t-il assez complaisant pour interpréter, pour compléter l'information? Peut-être nos autorités cantonales et municipales prêteraient-elles plus complaisemment l'oreille, en ce qui les concerne, aux observations et aux instances du corps enseignant, à qui elles ont confié la tâche de préparer notre jeunesse pour la vie.

Souvent j'ai entendu les sarcasmes de gens qui débarquaient chez nous, en famille ou en nombre, et qui se signalaient l'un à l'autre les singularités de notre parler officiel. D'autre part, toutes les fois que je franchis la frontière, du côté où l'on parle le français, j'ai lieu d'admirer le style en usage et de prendre leçon. Les avis aux voyageurs, les instructions données au public, le libellé des règlements affichés n'importe où, offrent une rédaction si exempte de toute faute, que c'est à se demander si ceux de qui cela émane ont à leur gage quelque grammairien ou dialecticien chargé de trouver toujours le mot propre, la formule la plus brève et la plus polie, les termes les plus précis, les mieux choisis, les plus élégants. On se trouve tout de suite dans un autre monde, aux prises avec une mentalité qui conçoit les choses plus nettement, avec plus de lucidité. C'est un régal.

N'y aurait-il pas tout avantage à attirer l'attention de ceux qui instruisent la génération nouvelle sur ces questions de langage? Pour former les esprits à parler juste, à voir juste, comme à bien s'exprimer, ne faudrait-il pas réclamer de notre jeunesse, tout d'abord, un parler différent, mais aussi un soin particulier à concevoir toute chose sous son vrai jour, sous son aspect réel, et à trouver toujours l'expression la plus heureuse, la meilleure? A. Brocher.

Françoise entre dans la carrière.

XIII

Françoise dispense l'éloge et le blâme.

Cher oncle Rabat-Joie,

Il fait triste et lourd dans la classe. Ces fillettes y bourdonnent comme un essaim de moustiques autour d'une flaque. Un rai de soleil glisse sa diagonale par une fente du rideau baissé. Mon regard somnolent y voit le lacis des poussières qui passent en fils multicolores lancés par une invisible navette. Une torpeur dissout mes forces et ma volonté. Pourquoi ce mouvement de recul de tout mon être devant une tâche qui se dresse soudain formidable et hostile? Le

décor est celui de tous les purgatoires dénommés « écoles » par notre orgueil et notre pédantisme : d'une botte insolente, l'Italie lance dans le barbouillis bleu de la Méditerranée le ballon défoncé de la Sicile. La Baltique agenouillée dévide son sempiternel chapelet. La Chine arrondit son ventre de Bouddah. En face, alignées au port d'arme, le système métrique impose ses mesures en multiples et sous-multiples. Le seul tableau qui mettrait un peu de drôlerie dans l'ambiance scolaire — une famille de minons à la frimousse polissonne — est un tableau d'enseignement intuitif. Et les élèves lui jettent un coup d'œil rancunier pour tout ce qu'il leur a appris et qu'il faudra retenir. L'ennui suinte de partout, aujourd'hui, et les bruits du dehors causent, à la piètre maîtresse que je fais, de singulières distractions. Il suffit d'un grelot de bicyclette, du sifflet assourdi d'un train en partance pour faire lever des vols de souvenirs. C'était il y a dix-huit mois à peine et déjà cela plonge dans le passé engloutisseur. Ah ! nos belles escapades automnales, oncle Rabat-Joie ! Quand nous rations les cours pour aller nous griser de l'odeur des pommes mûres et des noix qu'on écrase en se tachant les doigts ! Que de randonnées à travers les bois, dans la lumière d'or des fins d'octobre, pour le seul plaisir de sentir crisser sous le pied la soie des feuilles mortes !

J'étouffe entre les murs de la classe, qui me font une carapace. Cette vie réglée, embrigadée, avec ses étapes prévues me fait horreur. Une répugnance me prend à l'idée de régenter, jusqu'à mon dernier souffle. Toute la *vie*, me dis-je avec terreur, tu vas, par profession, l'enfermer, la cristalliser dans des formules sèches comme des échantillons de musée. Tu ne sauras plus rien voir, rien apprendre, rien faire, rien dire, rien sentir qui ne soit prétexte à leçon. Te voilà fossilisée : tu fais partie du corps enseignant. Alors, tandis que monte jusqu'à mes lèvres le dégoût du métier, une envie folle me secoue de faire du scandale, des excentricités, de briser les chaînes avec fracas, de jeter — avec le « Programme », l'« Horaire » et le « Règlement » — mon bonnet par-dessus les moulins.

Cependant, oncle Rabat-Joie, tout le drame se joue dans les coulisses. Sur la scène, en l'espèce un vieux pupitre, dont le vernis lépreux se détache en escarres noirâtres — Françoise, un pli au front et les doigts poissés d'encre, Françoise-la-Pédagogue — indignée de l'offensive osée de Françoise-l'Escholière — « fait les carnets ». Comment pourrais-tu comprendre, toi, profane, tout ce que contient cette petite phrase : « Je fais les carnets » ! Je tiens au bout de ma plume l'arrêt qui condamne, le châtiment qui brise ou fait plier, l'encouragement qui ravive les forces. « Contente de Louise », « Jeanne ne se donne aucune peine pour l'arithmétique », « Yvonne est impertinente », Nelly... Au fait, que louer ou blâmer chez Nelly ? Existe-t-elle autrement qu'en qualité de nom sur une liste, d'étiquette sur des cahiers et des livres ? Mettons « assez bien ». Cela ne compromettra personne.

De temps à autre, je lève la tête.

Les fillettes dessinent. Ce pourrait être charmant — si l'objet y mettait quelque bonne volonté. Mais va donc trouver du charme à un gobelet de fer blanc, à ses coupes, à son croquis coté et aux déformations d'un cercle vu dans l'espace ! Mollement, mes artistes tracent des lignes, des points de repère, tendent leur

crayon à bout de bras et clignent de l'œil vers le modèle. Elles rabotent surtout à grands coups de gomme rageurs, dans un besoin, sans doute, d'exercice physique, — à croire qu'elles s'entraînent au métier de frotteur et font de la réclame démonstrative pour une marque d'encaustique.

De temps en temps... br rr oum'... Un gobelet dégouline sur le sol et rebondit sur tous les crans de fer du pupitre. Cinq fois déjà, agacée, j'ai pesté avec véhémence. J'en suis maintenant à la menace et le ton a dû être péremptoire, car, pendant cinq bonnes minutes je ne perçois que le va et vient des gommes râclant le grain des pages. Je tiens le carnet de Georgette. — Georgette est une sage petite créature aux grands yeux si candides, qu'ils en sont émouvants... toute sa vie intérieure passe en flammes roses sur son visage fin de petite sensitive... C'est ainsi que je la vois quand elle joue à la récréation, libre et gaie et gracieuse comme un oiseau, ou quand elle s'en vient m'accompagner en causant de choses qui m'étonnent parfois par leur imprévu et leur profondeur. Ici, sur son banc, en face de son dessin, c'est une élève, une entité répélée à trente-cinq exemplaires si pareils que je les distingue à peine. Elle s'est arrêtée une seconde et contemple son œuvre avec un gros soupir. — Je vais écrire le « très bien » que méritent son application et sa conduite irréprochable. — Pa ta poum ! Un mouvement de son coude a poussé un plumier, qui a poussé un livre, qui a poussé sa boîte de pastels, qui a poussé le gobelet... et tout cela, dans une succession de chutes va rouler avec fracas aux quatre coins de la classe .. Un grand éclat de rire souligne l'événement et six fillettes à quatre pattes, la croupe en l'air, se précipitent sous les bancs à la recherche des objets perdus. — Je n'y tiens plus. — Une note de conduite enlevée ! Là ! ça y est !... et une « observation sur le carnet » : « Très bien, si Georgette se montrait moins bruyante pendant les leçons ». L'enfant abasourdie, consternée, est restée à son banc. Son regard me cause une minute de remords, mais je me détourne de ces yeux où déjà sourdent des larmes. Après tout, elle n'avait qu'à faire attention. Il faut une justice uniforme et punition promise est punition due. Je m'apitoie encore à la voir prendre son carnet d'une main tremblante et gagner la porte tête basse. — Mais, le lendemain, c'est dimanche... Oh ! la grâce apaisante des dimanches ! On s'attarde à la tartine du déjeuner, — on lit, on cause, on flâne, on erre dans les champs, on écoute tomber la pluie, voluptueusement enfoncée dans son fauteuil, on n'a cure ni d'heure, ni de cloche, ni de rien ; on est à soi tout entier !

Ce dimanche-là, je le passai à secouer le long des haies chargées de mûres la poussière qui m'encrassait le cerveau. Et je rentrai le lundi toute baignée de jouvence. — Une maman m'attendait, — Georgette la tenait par la main. — « C'est elle, maman. »

— Je viens pour ma fillette, Mademoiselle.

— Vraiment, Madame... Une gentille enfant, si sage, si douce...

— Mais... c'est pour ce *9* de conduite et cette observation...

Neuf de conduite ?... observation ?... Diable de dimanche ! je ne parviens pas à rattraper mes souvenirs.

La petite, charitable, me vient en aide.

— C'est pour ma boîte que j'ai laissé tomber.

— Ah ! parfaitement... un petit incident... ce n'est rien.

Je bafouille visiblement.

La maman, par bonheur, est charmante.

— Ce n'est donc que cela, vraiment ? Oh ! je ne vous en fait pas un crime. Vous devez souvent être énervée par toutes ces linottes... Mais nous attachons une grande importance à l'éducation de notre fillette. Ce malheureux *9* a gâté tout notre dimanche. Nous craignions, son père et moi, quelque incartade plus grave. C'est pourquoi je suis venue.

Georgette allégée a embrassé sa mère et son regard disait inconsciemment :

— Tu vois bien !... la fautive ce n'est pas moi !

Le fait est, oncle Rabat-Joie, que c'est à mon tour de baisser la tête.

Quand je pense à cette journée de joie, à ces heures de sérénité si précieuses dont j'ai frustré toute une famille !... Et pourquoi ? Chaque jour m'apportera-t-il donc une déception nouvelle ? D'expérience en expérience arriverai-je à cette certitude que la tâche dépasse mes forces et que je ne suis pas digne ?...

Les petites sont à leur place, toutes pimpantes dans leurs tabliers frais... des frisures à peine effacées encadrent leurs minois reposés. Elles me sourient. — Georgette elle-même, rassérénée, me contemple avec confiance. — Je reprends courage. Mais une vérité nouvelle vient s'ajouter aux vérités déjà conquises.

Françoise, me dis-je en mon par-dedans, toi, dont le destin est de morigéner ton semblable et de manier la férule, souviens-toi que tu ne dois jamais considérer la faute de l'enfant comme une injure personnelle et que la punition n'est pas, dans tes mains un instrument da vengeance. Amen, oncle Rabat-Joie. — Mais je me demande qui, du maître ou de l'élève, fait son éducation à l'école.

L. H.

BIBLIOGRAPHIE

Leçons élémentaires de sciences naturelles, à l'usage du Degré intermédiaire des écoles primaires du canton de Vaud, par P. Jaccard, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale, et P. Henchoz, instituteur. Nouvelle édition. Lausanne, Payot. Prix : 3 fr.

On peut différer d'avis sur l'opportunité qu'il y a à donner aux élèves primaires de neuf à douze ans un manuel de sciences naturelles ; on peut craindre qu'en étudiant trop tôt la nature à l'aide d'un livre, l'enfant n'oublie de la considérer dans son essence et sa vie propre. Il n'en est pas moins vrai que le manuel dont nous signalons aujourd'hui la nouvelle édition est le fruit d'un effort pédagogique sincère et original, et qu'un emploi purement verbal de cet ouvrage serait aussi contraire à l'esprit qui l'a inspiré qu'au contenu de l'ouvrage lui-même.

Celui-ci est connu de nos lecteurs. En plaçant l'observation directe à la base de l'étude, en groupant les êtres par communautés vivantes, en s'inspirant en tout et partout de la conception biologique de l'enseignement des sciences naturelles, en étant la synthèse claire et concrète de leçons de choses qu'il appartient au maître de donner indépendamment du manuel, ce livre place l'étude de la nature sur la seule base qui convienne aux élèves de neuf à douze ans et même

plus, qu'ils soient assis sur les bancs d'une école primaire ou sur ceux d'un collège scientifique ou classique.

Comme il arrive toujours en pareil cas, la première édition avait donné lieu à quelques critiques ; le style en était jugé trop compliqué ; des spécialistes trouvaient qu'elle ne préparait pas suffisamment l'étude systématique des sciences chez les élèves qui s'y destinaient.

Les auteurs ont tenu compte de ces critiques à tel point que c'est presque un livre nouveau qui nous est offert. Le style en est simple sans être puéril ; la phrase va droit à l'idée qu'elle évoque ; les subordonnées incidentes ou inversées, cet écueil que ne savent pas éviter tant de savants qui écrivent pour l'enfance, ont presque disparu. A vrai dire, on aimerait parfois un ton moins uniformément descriptif ; on voudrait trouver par ci par là le trait qui relève ou l'anecdote qui force l'attention ; ce sera la tâche de l'enseignement oral d'y pourvoir.

L'observation morphologique des plantes est facilitée par une leçon-type hors-programme sur la tulipe, un sujet simple, admirablement concret, dont on peut cultiver un spécimen dans la classe même. Les illustrations ont été améliorées, transformées et enrichies. L'importance relative de certaines parties du texte a été soulignée par des caractères différents. Un essai de synthèse à la fois simple et scientifique, a été introduit à la fin de chaque chapitre. L'étude en est du reste facultative. Il est accompagné de dessins schématiques faciles à reproduire. Les tâches d'observations ont été revues, simplifiées, et mises en rapport avec les saisons. Bref, les auteurs ont tenu compte le plus largement possible des critiques et des vœux que leur œuvre avait suggérées, et, fait digne de remarque, ils y sont parvenus sans augmenter la dimension de l'ouvrage, mais en la diminuant au contraire.

Ce livre de leçons élémentaires de sciences naturelles est une démonstration pratique et concluante de ce que peut réaliser la collaboration d'un savant spécialiste et d'un praticien de l'enseignement primaire, lorsqu'elle s'inspire de principes pédagogiques justes et nettement définis. E. B.

Praktische Ratschläge zum Aufsetzen freier Erzählungen und Beschreibungen, par A. Mütsch. Orell Füssli, Zurich. 4 fr.

En Suisse romande, nous avons volontiers la prétention d'avoir pour notre langue plus de sollicitude et de respect que nos Confédérés de langue allemande en ont pour la leur. C'est même là un des arguments invoqués par les personnes qui insistent chez nous pour le maintien d'une organisation scolaire et d'un programme d'études nettement différents de ceux de Berne, Zurich ou Bâle. Il s'en faut pourtant que nous possédions, pour l'amélioration du style à l'école, un guide aussi clair et bien ordonné que celui de M. A. Mütsch ; il offre l'avantage ne pas aliéner la liberté de pensée de l'élève, mais de le guider et de lui fournir des moyens de s'exprimer nombreux, variés et appropriés aux sensations et aux idées.

Ce petit livre peut rendre de bons services aux Romands de tous âges qui désirent être à même d'écrire un allemand non seulement correct, mais quelque peu littéraire dans le choix des termes et dans l'agencement du style. E. B.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

VAUD

Département de l'Instruction publique et des Cultes

Enseignement primaire

Ste-Croix. Un poste de maître spécial de gymnastique pour les écoles primaires, est au concours pour un maître pourvu du brevet spécial pour l'enseignement de cette branche.

Fonctions légales : 30 heures par semaine, au maximum.

Avantages : traitement fr. 3000 à fr. 3200 pour toutes choses.

Adresser les inscriptions au Département de l'instruction publique, 1er Service, jusqu'au 1er avril 1920, à 5 heures du soir.

Diplôme intercantonal pour l'enseignement du français en pays de langue étrangère.

Les examens oraux du diplôme du 1er degré auront lieu en 1920, à Sion, les 7 et 8 mai ; les examens écrits sont fixés aux 18 et 19 juin.

Les dates des examens du diplôme supérieur seront fixées ultérieurement.

Pour renseignements et inscriptions, s'adresser, avant le 15 avril 1920, au président de la Commission, M. Germain Roten, professeur à Sion, ou au secrétaire, M. H. Besançon, chef de service au Département de l'Instruction Publique, à Lausanne. P 31 081 L

Jeune instituteur Grison, 22 ans, vigoureux, énergique et plein d'ardeur, désire trouver occasion de se perfectionner dans la langue française, au pair, ou en payant une pension modeste, pendant le prochain semestre d'été. Adresser offres à M. J. Conrad, directeur de l'Ecole normale, Coire, ou à M. L. Henchoz, inspecteur scolaire, Lausanne.

Echange. On désire placer en échange dans une bonne famille, une jeune fille de 13 ans, devant fréquenter les Ecoles, Off. sous C. Rüttimann, Stolzestr. 21 Zurich.

La Rose-Baiser

ou rose des dames

La plus récente nouveauté florale. Chacun peut obtenir facilement **avec graines** semées dans des pots, en 8 semaines environ, de magnifique petites roses en de nombreuses couleurs. Fleurissent en été comme en hiver. Mode de culture joint No 232 Rose-Baiser une portion Fr. 1.—

Magnifique

plante grimpante avec une quantité de fleurs ravissantes rose-rouges, durant du printemps en automne, floraison continue, nommée **Calystegia**. Comme plante grimpante, prospère partout (même à l'ombre) vivace, supportant l'hiver, haute de 6 à 8 m. ne manquant jamais, se nomme avec raison et sans prétention la

Reine

de toutes les plantes grimpantes. Par mètre il faut 4 pièces. Le mode de culture est joint à l'envoie. No 393 Calystegia (Boutures) 4 pièces Frs. 2.—, 12 pièces Frs. 4.—. **K. Scholz,** Etablissement «Flora» **Widnau 93** (canton de St-Gall).

CHAPELLERIE FINE

Place Chauderon, 23 **ADRIEN BURY** 23, Place Chauderon

LAUSANNE

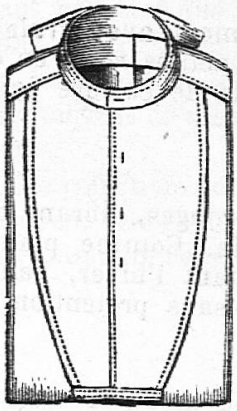
Dernières nouveautés en chapeaux feutre et paille
Articles pour enfants
Parupluies — Cannes — Cravates — Bretelles
Grand choix dans tous les genres.
Prix avantageux : Escompte 10 % aux instituteurs.

Outils de Jardin

Ustensiles de cuisine
et de ménage.

FRANCILLON & Cie
Place du Pont
Lausanne
— Maison fondée en 1722 —

Meubles de Jardin



CH. DODILLE — RUE — HALDIMAND 11

CHEMISES :—: COLS

Trousseaux complets
pour Messieurs.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE. — E. VISINAND, éditeur responsable.

DIEU HUMANITÉ PATRIE

LVIme ANNÉE — No 14. LAUSANNE, 3 avril 1920.

L'EDUCATEUR

(·EDUCATEUR·ET ECOLE·REUNIS·)

ORGANE

DE LA

Société Pédagogique de la Suisse romande

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

En été tous les quinze jours.

Rédacteur en Chef :

ERNEST BRIOD

La Paisible, Cour, Lausanne.

Rédacteur de la partie pratique

ALBERT CHESSEX Avenue Bergières, 26

Gérant : Abonnements et Annonces.

ERNEST VISINAND Avenue Glayre, 1, Lausanne.

Editeur responsable.

Compte de chèques postaux No II. 125.

COMITÉ DE RÉDACTION :

VAUD : **A. Roulier**, instituteur, la Rippe.
JURA BERNOIS : **H. Gobat**, inspecteur scolaire, Delémont.
GENÈVE : **W. Rosier**, Professeur à l'Université.
NEUCHATEL : **H.-L. Gédet**, instituteur, Neuchâtel.

ABONNEMENT : Suisse, 10 fr. (Etranger, 12 fr.)

Réclames : location à l'année.

Solde de la place disponible : 1 fr. la ligne.

Sur demande expresse, une petite annonce (non commerciale) pourra être insérée dans le texte, à 1 fr. 20 la ligne ou son espace.

Bibliographie : Le journal signale les livres reçus et rend compte des ouvrages d'éducation.

On peut s'abonner à la

LIBRAIRIE PAYOT & Cie, LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

Lausanne, Genève, Vevey, Montreux.

Récentes publications — Récentes publications

EMMANUEL BUENZOD

Le Beau Pays

Un vol. in-16. . . . . Fr. 4 50

En cette œuvre d'un art très délicat et nuancé, il y a moins un roman qu'un poème, poème du lac et de ses rives, poème de la petite ville qui se mire dans les eaux, et poème de l'enfance inquiète et pensive. Et ce doux et beau poème, que n'entrave aucune péripétie, se déroule en ces pages comme une musique harmonieuse et pathétique.

En fait, M. Buenzod a contemplé son pays jour après jour. Il a eu l'art de voir, l'art de sentir et l'art de décrire. Sa sensibilité frémissante est là, à vif, et rien ne vient s'interposer entre la réalité et le lecteur.

Ce livre s'impose au souvenir, car toute la contrée heureuse étendue auprès du lac, les maisons roses sous le soleil, la petite ville tapie au pied des vignes, l'odeur sucrée de ses automnes et la volupté qui flotte autour d'elle tout le long de l'adorable été, tout cela, et les golfes arrondis qui font pénétrer plus d'azur dans les terres enchantées, est décrit au long de ces pages charmantes qui célèbrent à l'envi le plus beau de tous les pays.

Dr GUSTAVE KRAFFT

La vie est belle, mais...

Nouvelle édition.

Un vol. in-16 . . . . . Fr. 4 50

La première édition de ce livre fut rapidement épuisée, et son troisième mille est aujourd'hui en vente. Ceci réjouira donc tous ceux qui n'ont pas encore pu lire ce noble livre empreint d'un si réconfortant optimisme et d'une si saine philosophie. L'auteur, en effet, ose dire que la vie est belle, malgré toutes les souffrances et les laideurs qui l'altèrent, il l'ose parce qu'il sent que ce n'est pas la faute de la vie, mais de l'homme. Et il le prouve. Ainsi ses conseils sont bons à suivre pour tous ceux qui veulent reprendre haleine et jouir de la vie et de tous ses dons innombrables, qui sont à la portée de tous.